

André Benchetrit

Le Ventre

Roman



P.O.L.

0984
004
5

Le Ventre

André Benchetrit

Le Ventre

Roman

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1995
ISBN : 2-86744-476-4

Il y avait deux portes pour deux appartements à l'étage et elles se faisaient face. Bunny et moi on habitait en sortant de l'ascenseur à droite. A gauche en sortant vivait un certain Monsieur Jordan. Monsieur Jordan était une personne qui passait beaucoup de temps à l'hôpital et le reste chez lui avec l'assistance médicale qui venait presque chaque jour. Je me rappelle l'avoir rencontré pour la première fois alors qu'il refermait la porte derrière une jeune femme qui s'en allait. J'ai appris par la suite qu'il s'agissait d'une infirmière très dure, diplômée d'Etat, et qui ne prenait aucune précaution pour les piqûres qu'elle faisait sans se soucier de savoir si c'était à un homme ou à une poupée qu'elle avait affaire. Monsieur Jordan la supportait parce qu'il fallait bien. Ce jour-là, je rentrais chez moi et comme je mettais du temps à ouvrir la porte, nous nous sommes salués.

L'infirmière était redescendue avec l'ascenseur et toute la conversation qui a suivi avait tourné autour des piqûres. L'infirmière s'occupait de les lui enfoncer sur une période de quinze jours, un jour la fesse de droite et le lendemain celle de gauche. Monsieur Jordan m'a avoué qu'il ne pouvait s'empêcher une petite contraction des muscles pendant toute la durée de l'opération. Et je lui ai dit combien je le comprenais. Nous nous sommes trouvés sympathiques. Nous avons risqué quelques plaisanteries sur la jeune femme. Des choses dites à voix basse sur ses fesses à elle et son diplôme d'Etat. J'avais trouvé Monsieur Jordan très très jeune d'esprit, très vif. Les jours ensuite, plutôt que de continuer la conversation sur le palier, nous avons préféré poursuivre une fois chez lui et le lendemain chez moi. C'est comme ça qu'il a fait la connaissance de Bunny et qu'il nous a mis au courant pour sa propre épouse, la mort atroce qu'elle avait eue en se jetant par la fenêtre du quinzième étage, c'était il y a longtemps, dix ans, dans un autre immeuble. Elle était très dépressive.

L'habitude étant prise, nous avons vu régulièrement Monsieur Jordan pour boire le café au lait avec nous ou un petit whisky. Je crois qu'entre Bunny et lui les choses allaient un peu plus loin que la sympathie. Mais j'étais loin d'être jaloux. Il adorait la plaisanter et lui proposer par exemple un voyage inoubliable au Mexique avec des tortillas, des galettes de maïs, et des vestiges des Mayas. Il imaginait qu'un Dieu Vivant avec des plumes et un corps de serpent,

une tête d'aigle et des couilles d'homme, devait bien exister quelque part dans ces parages et qu'il lui faisait des prédictions. Si je l'écoutais, le Dieu Vivant interrogé prétendait que Monsieur Jordan et ma femme allaient vivre un amour immortel. En tous les cas, Bunny aimait bien quand il parlait du Mexique. Elle en plaisantait elle aussi. Elle me menaçait même de partir pour de bon si je continuais à faire l'idiot. C'étaient des occasions de rire où nous étions tous les trois et je ne regrette rien.

Notre appartement était constitué en tout et pour tout de deux pièces dont un très grand living, un long couloir et un vestibule, une salle de bains et des toilettes, une cuisine. Bunny s'occupait avec du fil et une aiguille, dans la cuisine. Elle prenait des chemises en popeline et faisait des boutonnères à la main. Monsieur Jacques Moret qui était son employeur lui donnait trois francs et quelque par bouttonnière, et il fallait compter une moyenne de quatorze bouttonnières par chemise. C'étaient des chemises cousues main, d'une qualité excellente, et pour une clientèle riche et célèbre, des personnes qui allaient à la télévision ou dans les spectacles et qui avaient les moyens. Bunny mettait deux minutes pour broder autour de la fente. Elle avait des automatismes qui lui permettaient de rester presque aveugle quand elle travaillait. Et le temps que cela durait, son esprit vagabondait n'importe où, elle pouvait se parler, chançonner, soupirer, penser pour elle toute seule. Elle revenait à elle seulement pour changer de bouttonnière ou de chemise,

remettre du fil dans l'aiguille. Je me suis assis je ne sais pas combien de fois en face d'elle tandis qu'elle s'occupait. Je connaissais ses gestes par cœur. J'avais mes préférences là où sa main qui tenait l'aiguille finissait de tirer sur le fil ; il était bien tendu, juste un instant avant de redescendre vers le tissu.

Un matin, Bunny dormait encore, je me trouvais dans la cuisine pour déjeuner. Je regardais le berlingot vide dans ma main et puis le lait chauffer dans la casserole. C'était le dernier berlingot. Dehors un épais brouillard stagnait qui masquait toutes les autres tours. Je suppose comme il est normal, qu'au onzième étage, à cette altitude, il devait être beaucoup plus épais qu'au rez-de-chaussée. C'était une des raisons qui me plaisaient dans le fait de vivre ici, l'impression du coton. L'autre étant l'existence d'un vide-ordures – bien utile – il faut le dire. J'étais comme une machine. Le berlingot dans la main et l'autre qui actionnait le couvercle du vide-ordures. Je le jetais. Je rabattais le couvercle. Je continuais à surveiller la casserole de lait. Je me sentais drôlement lourd et courbatu. Drôlement épuisé. Je pensais qu'il me faudrait compter avec une sieste plus grande dans la journée. Mes muscles étaient raides. Même le berlingot vide m'avait semblé lourd. Et je crois que je n'ai pas senti venir l'odeur en une fois mais avec une série d'à-coups. Ce n'était pas une odeur comme une nappe et qui recouvrait la table de la cuisine et les murs et puis l'atmosphère. C'était une odeur comme une flaque dans un coin de l'espace. Une

flaque invisible et qui flottait dans l'air invisible. Une toute petite flaque. Il se pouvait qu'elle fût là depuis très longtemps. Elle était sans épaisseur. Il fallait vraiment le hasard pour mettre le nez dessus. Cependant une fois qu'il était mis, il fallait bien se faire à l'idée qu'elle existait. Et puis aussi que dans sa nature elle était étrangement indéfinissable. Il y a toujours une dernière goutte coincée sur le bec verseur du berlingot. Et elle est tombée par terre au moment où je tirais vers moi le couvercle du vide-ordures. C'est en voulant la nettoyer avec l'éponge, donc en m'accroupissant, que j'ai localisé la flaque pour la première fois. Elle touchait mon nez. Mon nez était dedans. Est-ce que c'était du gaz ? Voilà ma première pensée. Je voulais bien toutes les fuites possibles sauf celle du gaz. D'un autre côté elle était vraiment localisée et à côté de rien du tout par où elle aurait pu provenir. Qu'est-ce que je pouvais dire ? Je me suis relevé difficilement à cause de la raideur dans les jambes. J'ai continué à surveiller le lait. J'ai touché les boutons de la cuisinière pour une vérification. J'ai approché le nez du tuyau d'arrivée. Et puis le nez sur l'ouverture du vide-ordures. Ensuite j'ai secoué la tête. C'était non. Dehors le brouillard était encore plus dense. Je me suis dit qu'il faisait froid.

Je devais arriver à un point où les yeux avaient moins d'importance. Même si c'était peu fréquent, il m'arrivait de les ouvrir après un mauvais sommeil et de continuer à sentir les paupières du dessus soudées à celles du dessous à cause d'une humeur qui avait coulé et puis séché pendant les

rêves. Alors je me levais dans le noir et je pouvais rester très longtemps sans forcer, à prolonger la nuit tout en m'agitant. Je m'appuyais sur les murs, je les longeais pour atteindre la cuisine, je faisais le café au lait dans la cuisine sans allumer. Je savais bien qu'il me suffisait d'un peu d'eau chaude et d'une compresse pour les ouvrir vraiment. Je savais bien. Mais je n'étais pas pressé de les ouvrir vraiment. Je me disais que les paupières soudées c'étaient des portes qui étaient restées fermées. Et ces portes-là si je les ouvrais, les rêves de la nuit allaient s'échapper, ils allaient se dissoudre dans les larmes et glisser par le coin de l'œil et puis le long du nez, et puis sécher. J'allais les oublier si j'ouvrais l'œil trop vite.

J'avais fini par m'ouvrir à Monsieur Jordan sur ce point des paupières soudées. Et il avait émis l'hypothèse d'une maladie tropicale et d'un virus transmis par les mouches. Le reste de la conversation nous l'avons passé à parler des tropiques et des mouches. Des marécages. Des animaux insolites. De l'incroyable chaleur et de la beauté du sable et du vent. Des lianes. Nous sommes restés avec un rhinocéros et des hommes-léopards, une immense termitière. Nous avions le corps en entier couvert de boue.

Monsieur Jordan s'était trompé de bouton, ce qui ne lui arrivait jamais. Sans cette drôle d'erreur, il n'y aurait rien eu du tout sur quoi écrire. Il avait appuyé sur douze au lieu de onze. Il revenait du rez-de-chaussée pour rentrer chez lui et faire une bonne sieste comme il est conseillé si l'on

ne veut pas user trop vite la machine. Au douzième étage, il s'était cru sur le palier habituel et avait sorti les clés de chez lui pour rentrer. Evidemment il ne trouvait pas la bonne. Il cafouillait. Il mettait ça sur le compte de son inquiétude habituelle au sujet de l'infirmière. A chaque fois qu'un rendez-vous était prévu – toujours à la même heure, la fin de l'après-midi –, c'était la même nervosité, le même cafouillage. Au bout d'une dizaine de minutes – il avait appuyé trois fois sur le bouton de la minuterie électrique et voilà comment il avait déduit pour le temps approximatif –, il a fait comme il est d'usage dans une circonstance pareille. Il est venu frapper à la porte de ce qu'il croyait être chez moi. Il a frappé plusieurs coups sans entendre de réponse. Ce qui était inhabituel à cette heure-ci. Il a insisté. Et puis il a baissé les yeux et aperçu la carte. Elle était avec toute une série de caractères imprimés par-dessus. Elle était comme une vignette ou un prospectus au bas de la porte, glissée entre le montant de bois et le battant, frôlant le paillasson. Elle était d'un mauve lumineux. Est-ce qu'il s'agissait de la publicité d'un plombier, d'un serrurier ? Plutôt que de se baisser pour la prendre, il a préféré baisser nerveusement la poignée de la porte et pousser. Elle était ouverte. La carte est tombée à plat dans l'entrebâillement. Monsieur Jordan a été surpris de la voir s'ouvrir à cette vitesse et sans aucun bruit. Il est rentré dans l'appartement en m'appelant. Monsieur Edmond ? Monsieur Edmond ? Monsieur Edmond ? Trois fois au moins sans aucune réponse. Et l'appartement était tellement vide, tellement sans le moindre livre, sans le moindre meuble, que le cœur

de Monsieur Jordan s'est serré, que le trouble s'est emparé de son esprit. Aussi vide que ça, l'appartement semblait immense. Immense au point que si Monsieur Jordan avait eu le malheur de glisser un peu plus que la tête là-dedans, le corps en entier s'y serait perdu, s'y serait senti microscopique, et la proie d'un drôle de vertige. Alors Monsieur Jordan a reculé et refermé comme s'il n'était jamais rentré. Il a levé la tête en direction de l'ascenseur, le fronton, pour s'apercevoir qu'il était au douzième et non au onzième comme il se l'était imaginé par erreur. Il a réappuyé sur le bouton d'appel mais le bandeau lumineux indiquait que l'ascenseur se trouvait maintenant à l'entresol. Il n'a pas voulu attendre douze étages sans compter les arrêts possibles. Il a préféré la cage d'escalier. Un étage à descendre, qu'est-ce que c'est ? Surtout pour quelqu'un de sa trempe, qu'est-ce que c'est ? Il a descendu Monsieur Jordan les quatorze premières marches normalement. Et même avec de la souplesse. Cependant, par pure précaution, il se tenait bien à la rampe de l'escalier. Il lui restait six marches à faire pour atteindre le palier du onzième quand la lumière s'est éteinte. Je veux dire que l'ampoule qui éclairait entre le onzième et le douzième avait sauté et qu'il ne restait pour guider Monsieur Jordan que celle en provenance de l'étage inférieur et l'autre, de l'étage supérieur. En conséquence une lumière extrêmement tamisée qui lui rappelait sa jeunesse et les boîtes de nuit où il avait été. Monsieur Jordan a continué à descendre les quelques marches qui le séparaient de chez lui et c'est à ce moment-là qu'il a senti le frôlement. Il s'est glacé sur pied quand il l'a senti et le frôlement n'a duré

qu'une seconde. Tout furtif. Entre le haut de la chaussette et le bas du pantalon. Comme du crabe sur la peau. Mais du crabe agité. Lisse et froid. Qu'est-ce que c'est ? Il a levé très vite et baissé la jambe pour la secouer. C'était parti. Il est descendu en vitesse, Monsieur Jordan. En vitesse. Quand il a vu de la vraie lumière pour le palier du onzième, il a secoué la tête en signe de dénégation et pour se convaincre que son assurance lui était revenue. Il est venu nous rendre visite le soir même afin de s'asseoir et discuter devant la télévision. Il a croisé les jambes sur le canapé. Moi je regardais entre le haut de sa chaussette et le bas de son pantalon. C'était un regard machinal. Mais il m'avait permis d'apercevoir une petite blessure très fine, très courte, et peu profonde. Avec les bords ouverts. Et si l'intérieur ne saignait pas, cependant il était noir. Noir noir. Alors je lui ai demandé à Monsieur Jordan, ce que c'était ? Voilà comment il s'est rappelé de toute l'histoire et que nous avons pu la connaître. Toute cette drôle d'histoire à cause d'une erreur de bouton. Comme il y avait des olives noires sur les pizzas que nous mangions pour l'apéritif, je les ai prises dans un coin de l'assiette et posées à l'écart. C'était un geste sans importance. Je ne me suis pas vu faire. Nous avons fait des suppositions ensuite pour expliquer l'origine de la petite blessure. Et puis insensiblement, au bout d'un petit quart d'heure, après le compte rendu de Monsieur Jordan sur l'ampoule explosée et l'aventure des marches descendues, le sujet de la conversation a dévié.

Entre quatre heures du matin et le moment où le jour se levait, le plus souvent je tournais et je retournais dans le lit, j'écoutais la respiration de Bunny, ou alors je me levais et marchais dans le grand espace du living en regardant à travers la baie vitrée ou bien le papyrus qui grandissait dans l'eau. Quand le jour s'était levé et après un café au lait je m'endormais, je pouvais de nouveau. Tout le temps que durait l'insomnie, c'était du temps où j'avais les yeux vivants et les oreilles aussi. Je surveillais, je crois. Cela faisait des années que je surveillais entre quatre heures du matin et le lever du jour comme une sentinelle. Je surveillais le sommeil de Bunny. Je montais la garde dans le lit et dans l'appartement. Cela faisait des années. J'avais entendu que pendant la durée d'un rêve le corps pouvait s'arrêter de respirer. Un arrêt comme ça. Qu'il ne respirait plus parce que le rêve l'obligeait. Et je pense qu'il fallait réagir vite dans ces conditions. Si la chose se produisait pendant le sommeil de Bunny je devais lui faire du bouche à bouche et la remuer en même temps pour qu'elle réagisse. Bunny le savait, je veux dire qu'elle savait que si l'insomnie me venait c'était pour veiller sur elle et la maison pendant qu'elle dormait. Et c'est parce qu'elle le savait qu'elle dormait. Et le plus souvent elle dormait bien. Tranquillement. Avec des rêves dont elle se souvenait et qui la faisaient flotter. Mais il y avait aussi de longues périodes avec des gémissements de cauchemar, de la douleur. Des choses qui justifiaient mon travail de sentinelle. Je n'aimais pas la voir gémir pendant qu'elle dormait. On aurait dit qu'elle était sans défense pendant qu'elle dormait et que les petites histoires du monde en profitaient

pour s'emparer d'elle et la rendre folle. Parfois même je la réveillais pour lui éviter les larmes et les gémissements.

Un autre jour Bunny était assise dans la cuisine et sur les genoux elle avait posé quelques chemises de Monsieur Jacques Moret. Ses doigts avaient une grande légèreté tandis qu'elle cousait. Et ses yeux fixés, minutieux, sur la popeline et la soie. On aurait dit qu'elle réfléchissait sans s'en rendre compte à l'écartement des boutonniers tendues par l'index. L'écartement, on aurait dit celui des paupières. Et la chair de l'index au milieu, la cornée de l'œil. Il n'y avait pas d'iris. Il y avait de la peau brodée autour par un fil de coton. L'œil au bout de l'index, je pense qu'il était le mieux placé pour voir venir et partir l'aiguille de Bunny et le fil de coton. L'œil n'enregistrait rien comme réaction. Pas même l'excitation du toucher. L'œil au bout de l'index semblait gourde. L'ongle qui venait ensuite pointait sous la popeline et indiquait le sud sud-ouest comme direction. C'était une indication naturelle, automatique, tandis que Bunny allait et venait avec le fil sur les fentes.

J'étais pris à la regarder, à écouter le souffle discret de sa respiration. J'étais pris par le silence et le mouvement lancinant, régulier, du majeur et du pouce. Sans m'en apercevoir, je suis resté l'équivalent d'une chemise entière, à regarder. Vingt-huit minutes. Tout un verre de café au lait du moment où il est chaud, brûlant, jusqu'à celui où il devient parfaitement froid. Et c'est l'odeur qui m'a fait sursauter. Une autre toute petite flaque et elle m'a réveillé

comme un bruit. Elle n'avait pas plus de surface que mes deux mains mises bout à bout. Elle n'avait pas d'épaisseur. Elle flottait, c'est tout. Entre moi assis et le mur de la cuisine. Entre la chaise et le mur à hauteur de mon nez. Je me suis mis debout et la chaise a grincé sur le sol carrelé. Debout je ne sentais plus rien.

« Qu'est-ce qu'il y a, Edmond ? m'a demandé Bunny. Quelque chose te préoccupe ?

– Non, Bunny. Rien du tout, je t'assure. »

J'ai fait semblant de faire tomber la petite cuillère du café au lait. Elle est tombée par terre, à côté du vide-ordures. Je me suis baissé pour la prendre. C'était la même hauteur que la dernière fois, pour la première flaque. Elle était toujours là. Cela faisait deux flaques maintenant. Comme si l'air avait été troué en deux endroits. Comme si la matière invisible du monde avait été deux fois effacée.

Dans *Le Ventre* il y a des flaques invisibles qui flottent, une chemise à six manches impossible à penser et une langouste qui récite un poème. Dans *Le Ventre* il y a des lambeaux de monde qui s'effacent, des morceaux de corps qui deviennent insensibles et des mots qui perdent la vie. Dans *Le Ventre* il y a quelqu'un qui ne veut pas sortir ou qui veut bien, on ne sait pas. Dans *Le Ventre* ce qui est vrai est incongru ce qui est drôle est inquiétant ce qui est réel ne se dit pas.



80 F
936208-0
ISBN : 2-86744-466-7
4-95



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS